La bataille des Trois-Empereurs racontée par un soldat autrichien. Austerlitz. Texte intégral de La bataille d'Austerlitz (édition de 1806)

Annie Crépin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/6762>

DOI : 10.4000/ahrf.6762

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 271-273

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Crépin, « La bataille des Trois-Empereurs racontée par un soldat autrichien. Austerlitz. Texte intégral de La bataille d'Austerlitz (édition de 1806) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344 | avril-juin 2006, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/6762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.6762>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

La bataille des Trois-Empereurs racontée par un soldat autrichien. Austerlitz. Texte intégral de La bataille d'Austerlitz (édition de 1806)

Annie Crépin

RÉFÉRENCE

La bataille des Trois-Empereurs racontée par un soldat autrichien. Austerlitz. Texte intégral de La bataille d'Austerlitz (édition de 1806), avant-propos et notes de Patrick Girard, Paris, Jean-Claude Gawsewitch éditeur, 2005, 190 p., ISBN 2-35013-036-3, 29 €.

- 1 Après le maître-ouvrage de J. Garnier, on lira ce livre avec intérêt en gardant à l'esprit la critique qu'au début de son étude l'historien fait des sources qui ont servi à retracer l'histoire de la bataille. En effet, il s'agit ici du récit, non pas d'un simple soldat, mais d'un officier supérieur autrichien, le baron Karl von Stutterheim, qui y joua un rôle non négligeable et dont l'œuvre est reproduite en *fac-simile*. C'est un livre qui s'adresse au grand public, mais dans lequel l'historien peut puiser d'utiles matériaux.
- 2 L'ouvrage est précédé d'un avant-propos de P. Girard, concepteur de cette réédition. En soixante-huit pages, il situe avec clarté la victoire dans le contexte diplomatique et politique en remontant jusqu'aux paix de Lunéville et d'Amiens. Il montre qu'en dépit du sacre, la légitimité et l'autorité du régime ne sont pas encore très fortes. On reprochera à l'auteur une erreur. Ce n'est pas le sacre de l'empereur qui fut qualifié de capucinade, mais la cérémonie de Pâques 1802 consécutive à la signature du Concordat. P. Girard a néanmoins le grand mérite de donner un aperçu de la crise financière qu'est en train de traverser le régime et qui le fragilise encore davantage. Il replace également

Austerlitz dans la série des combats de la campagne d'Allemagne et, lui aussi, démontre que Napoléon n'avait pas tout prévu, encore à la veille de la bataille. Comme J. Garnier, il insiste sur la rigidité du plan des coalisés ou plutôt sur la rigidité avec lequel ils le suivirent.

- 3 Le récit qu'il fait de « la plus belle et de la moins coûteuse sur le plan humain » des victoires de Napoléon est sobre et éloigné de tout enjolivement épique. Les conséquences diplomatiques de la bataille mais aussi ses effets en matière de politique intérieure sont évoqués assez largement. Ajoutons que ces pages sont agrémentées d'illustrations dont on regrette simplement que l'origine ne soit pas indiquée avec précision.
- 4 Viennent ensuite les cent vingt pages du récit de Stutterheim, dénommé avec beaucoup plus de véracité dans le titre du *fac-simile* « un militaire témoin de la journée du 2 décembre 1805 ». En fait, officier général, il se battit à Austerlitz à la tête de 700 cheval-légers et de 25 uhlans dans la colonne Kienmayer et, le 4 décembre, il accompagna l'empereur d'Autriche dans son entrevue avec Napoléon. C'est à Vienne (même si le titre porte Hambourg) qu'il publia son œuvre où il étaie – et parfois nuance – les rapports de l'état-major autrichien de sa propre perception des événements.
- 5 L'intérêt de ces pages n'est pas seulement intrinsèque. Leur publication donna lieu à une controverse. En effet, le succès de l'ouvrage fut rapide et deux autres éditions « pirates » parurent, qui prétendaient corriger les « erreurs » de l'auteur. La seconde en 1806 à Paris contenait un ajout de notes dues « à un officier français », en fait Napoléon lui-même ; la troisième, avec un ajout attribué à « un autre militaire aussi témoin de ce grand événement », en réalité le maréchal Soult, fut publiée quelques semaines plus tard à... Londres.
- 6 C'est le grand mérite de ce livre que de donner en notes les deux autres versions quand elles diffèrent de la première, P. Girard commentant et analysant ces différences. On a une nouvelle preuve de ce qu'avancait J. Garnier selon lequel Napoléon voulait avoir le monopole de la narration de sa victoire. Certains maréchaux, tel Soult ici, « en rajoutent » au besoin, quitte à rabaisser l'adversaire et à se livrer à de basses flatteries envers l'empereur, mais aussi à tenir compte de l'action des autres maréchaux avec lesquels en réalité les rapports sur le terrain n'avaient pas toujours été bons. À la fin de la troisième édition, Soult tient à rendre hommage à ses pairs, Lannes, Murat et Bernadotte, que la seconde édition ne mentionne même pas alors que Davout et Soult avaient pris – et été jugés capables par le « maître » de prendre – des initiatives. Une nouvelle fois, preuve est donnée que Napoléon voulait faire croire à son omniscience. Ne dit-il pas que « plus on discute du plan de campagne, plus on doit reconnaître le coup d'œil du maître dans l'art de la guerre » (p. 121 correspondant à la p. 49 du *fac-simile*) ?
- 7 Stutterheim s'efforce à l'impartialité et n'est pas tendre avec son propre camp. Il juge sévèrement Mack, moins Weirother, car son récit est aussi une réponse aux Russes qui tendaient à rendre les Autrichiens seuls responsables de la défaite. En tout cas, il a le mérite lui aussi de ne pas s'en tenir uniquement à Austerlitz, mais d'évoquer l'ensemble de la campagne d'Allemagne « afin que le passé puisse éclairer l'avenir ». Il ne cherche pas à dissimuler systématiquement les erreurs ou les fautes, mais il a parfois aussi des aveux inconscients que ne manquent pas de souligner les deux autres éditions, par exemple l'ignorance dans laquelle se trouvent à Olmütz les coalisés – et pas seulement

les Russes – de la configuration du pays et de la situation réelle de leur adversaire. Il met l'accent sur les hésitations des Alliés qui auraient dû attaquer plus tôt ou plus tard et sur leur manque de cohérence et d'ensemble pendant la bataille (p. 68, 140). L'exécution du plan ne remédia pas à ses vices, dit-il ; on sait par J. Garnier qu'en effet le plan des Alliés n'était pas mauvais par lui-même, mais qu'il supposait beaucoup d'intelligence et de cohésion de la part de ceux qui le mettaient en œuvre. Il résume les causes de la défaite des coalisés avec une clarté rétrospectivement cruelle pour les Austro-Russes.

- 8 Enfin, pas plus que Napoléon dans la seconde version, il n'évoque « l'horrible noyade » des Russes, sur laquelle Soult s'étend longuement afin de mieux faire ressortir « la générosité et la sensibilité du héros » qui aurait déploré la perte de telles troupes.
- 9 S'il n'y pas de bibliographie, mais ce n'était pas le propos de cet ouvrage qui ne se veut pas une thèse, la lecture de ce livre clairement et agréablement présenté est un utile complément d'œuvres plus savantes.